

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

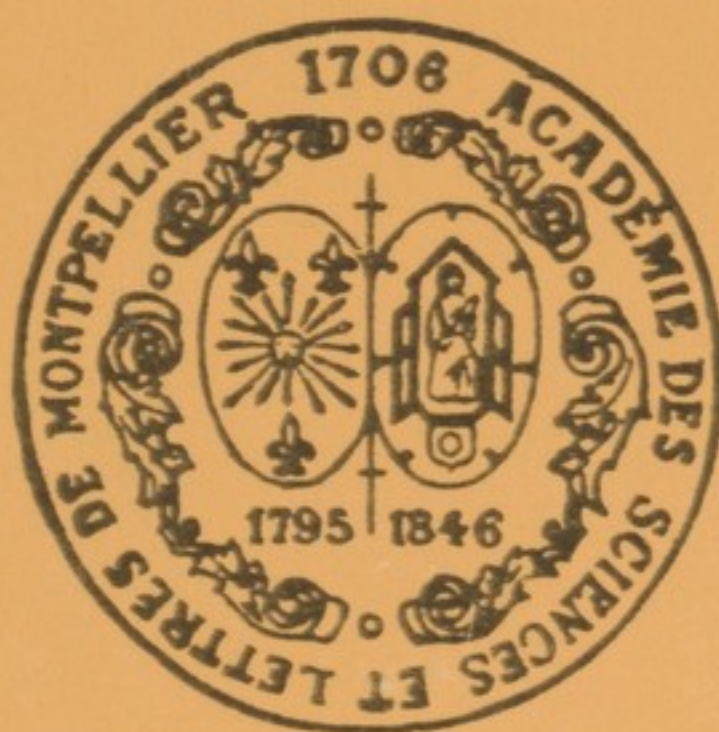
1706-1990

NOUVELLE SÉRIE

TOME 21 - 1990

ISSN 1146-7282

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



MONTPELLIER

1990

Séance du 25 juin 1990

RÉCEPTION DU PROFESSEUR JEAN-ANTOINE RIOUX

ÉLOGE DU PROFESSEUR JEAN SUSPLUGAS

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames,
Messieurs,

En prenant la parole devant vous, vous me permettrez d'exprimer mon appréhension et ma gratitude. Appréhension de ne pas être digne de votre choix ou de ne pouvoir fréquenter, aussi régulièrement que je l'eusse souhaité, les séances du lundi. Mais aussi gratitude, et ce, à plusieurs titres : celui de retrouver, dans votre honorable Compagnie, de nombreux collègues dont certains, médecins, furent mes Maîtres de Faculté ou d'Internat ; celui d'avoir permis la tenue de cette cérémonie inaugurale dans ce grand amphithéâtre Chaptal où pour la première fois en 1946, je venais écouter, sur ces mêmes bancs, mon premier cours d'Anatomie.

Mesdames, Messieurs, vous m'appellez à siéger dans la section Sciences. Vous ne sauriez le plaisir que vous me faites. Sans pour autant affaiblir mon tempérament médical, je vois dans cet honneur la reconnaissance de ma vocation de chercheur, cette exigence de vérités concrètes qui n'a jamais cessé de passionner ma vie.

Enfin, je ne saurais taire plus longtemps l'argument dirimant, celui qui a définitivement balayé mon embarras : votre proposition de me voir succéder au fauteuil occupé par deux botanistes éminents, Robert Jonard et Jean Susplugas. L'éloge de ce dernier m'a permis de ranimer la flamme de maîtres disparus, les plus grands par la profondeur des connaissances et l'art de communiquer. Au surplus, au cours de cette longue quête biographique, c'est mon propre parcours d'enseignant et de chercheur que j'ai refait avec eux.

Dès lors, vous comprendrez qu'à l'évocation de certains souvenirs, l'émotion puisse m'étreindre. Et s'il en était ainsi, je vous demande, par avance, de me pardonner.

*

* *

Le 4 avril 1905, au cœur des Aspres, devant le mont Canigou fumant de neige dans son ciel indigo, le petit village de Trouillas voyait naître Jean Susplugas. Robuste comme tout bon Catalan, il devait y passer une enfance heureuse, à parcourir vignes et vergers et plus tard, avec son frère André, à gravir les pentes escarpées du Conflent et du Vallespir. Ses ancêtres, cultivateurs descendus des hauts cantons, avaient d'instinct ce sens profond de la vie et de ses rythmes. Les parents dont on vantait l'intelligence, entendaient donner à leurs fils une solide éducation. Pendant la guerre de 14-18, en l'absence du père, le lycée toulousain Pierre de Fermat accueillait les deux frères. Élève studieux à tendance littéraire, Jean souhaitait présenter l'agrégation de Philosophie. André se sentait une vocation de peintre-sculpteur. Mais au retour du front, le père faisait acte d'autorité : André et Jean poursuivraient leurs études à l'Université. Le premier entrerait à la Faculté de Médecine, le second embrasserait la carrière de pharmacien.

En 1925, Jean Susplugas s'inscrivait donc à la Faculté de Pharmacie de Montpellier. Le registre officiel des inscriptions en fait foi. Sa faim de savoir était déjà grande. À l'issue de la première année, il entrait dans le laboratoire d'Histoire Naturelle du professeur Armand Juillet. À cette époque, et depuis l'illustre J.É. Planchon, l'Anatomie, la Morphologie et la Systématique des plantes figuraient parmi les enseignements majeurs. Autant de thèmes qui passionnaient notre étudiant, épris de Nature. Reconnaisant la vive intelligence, les dons d'observation et les qualités pédagogiques de son jeune élève, Juillet lui confiait pour trois ans la charge de préparateur. Parallèlement à ses études, Susplugas allait donc enseigner la Botanique et la Matière médicale. Au surplus, comme il était d'usage en Biologie, il lui était recommandé de préparer les certificats de Licence à la Faculté des Sciences. Et c'est là qu'il devait faire la connaissance de deux des plus grands phytoécologues de ce début de siècle, Charles Flahault et Josias Braun-Blanquet. Avec eux, il allait vivre ses années de lumière, à parcourir garrigues, pâtures et forêts, des Pyrénées aux Alpes et aux Cévennes.

À n'en pas douter c'est au contact des Juillet, Flahault et Braun-Blanquet que Susplugas a décidé de son orientation et de sa carrière, s'il est vrai que c'est l'élève qui choisit le maître et non l'inverse. Dans ce climat, il a su exprimer pleinement son tempérament de chercheur, qu'il s'agisse de recherches «finalisées», domaine de l'innovation et des transferts technologiques, ou de recherches «fondamentales», celles des paradigmes scientifiques où l'homme de raison laisse aller son rêve aux interfaces du savoir. De fait, dans ces moments privilégiés, on le surprenait à dissenter sur l'origine et la logique du vivant. Alors, il remontait le temps cosmique jusqu'au chaos prigoginien, prélude à la Vie, à toutes les vies ! Mais au-delà de l'intelligible, la «pensée sauvage» au sens de Claude Lévi-Strauss, habitait toujours Jean Susplugas. Elle lui permettait de «calculer non pas avec des données abstraites, mais avec celles de l'expérience sensible». On comprenait ainsi son exquise perception des équilibres biologiques. Plus que tout autre, il savait lire et enseigner la nature. À l'amphithéâtre, devant les étudiants fascinés, il traversait d'un coup d'aile, la longue série évolutive des niveaux d'intégrations, au-delà même de l'*Homo sapiens*, jusqu'à la «noosphère», ce «point oméga» de Teilhard de Chardin que ne renient pas, aujourd'hui, les chercheurs des disciplines les plus «dures».

De 1929 à 1937, Jean Susplugas, devenu pharmacien, occupera la charge de chef de travaux dans la même chaire d'Histoire Naturelle de son maître Juillet.

À cet instant, Mesdames, Messieurs, vous me permettrez d'associer dans un même élan, les Facultés de Médecine et de Pharmacie de Montpellier. Lorsque mon maître Hervé Harant accéda au grade professoral, en devenant *de facto* le lointain successeur du botaniste-jardinier Pierre Richer de Belleval, on lui demanda de modifier l'intitulé de sa chaire, quelque peu poussiéreuse au gré de certains. Fort de ce merveilleux talent de tribun, que beaucoup d'entre nous ont connu, Harant plaida avec succès pour le maintien du vocable Histoire Naturelle Médicale. Il demanda simplement que l'on ajoutât Parasitologie et Pathologie exotique. Par cette nouvelle dénomination, il indiquait clairement les limites et le contenu de la discipline qu'il allait enseigner, tout à la fois retour aux sources hippocratiques et regard vers le futur. Le médecin-naturaliste qu'il était, restait fidèle à la tradition des Émile Brumpt et des Charles Nicolle, mais entendait prendre en compte les concepts et les méthodes de l'Écologie, dans leur application aux «complexes pathogènes», selon le nosogéographe Max Sorre. Ainsi conçue, l'Épidémiologie apparaissait centrée, moins sur les causes déterminantes, c'est-à-dire les agents pathogènes eux-mêmes, que sur les facteurs extrinsèques qui conditionnaient l'installation, la permanence et l'évolution des maladies. Intégrées au milieu, les parasitoses occupaient une aire géographiquement délimitée et définie par un ensemble cohérent de paramè-

tres mésologiques : bioclimatiques, édaphiques, faunistiques et floristiques. Dès lors, les foyers d'infection au sens de Pavlovski, pouvaient être clairement analysés à l'aide des techniques de l'Écologie appliquée, puis contrôlés grâce aux stratégies dites de « lutte intégrée », elles-mêmes issues de cette approche systémique.

À la Faculté de Pharmacie, Susplugas suivait le même itinéraire. À l'instar de son ami médecin, il plaçait son enseignement magistral sous le signe de l'Écologie générale. Il parvenait ainsi à réunir dans une même fresque, la Botanique descriptive, la Matière médicale, la Cryptogamie, la Zoologie appliquée, la Parasitologie et... l'Hématologie. Ses cours ne laissaient personne indifférent, tour à tour profonds et chatoyants, impétueux et calmes, et, çà et là, teintés d'une exquise poésie. À la veille de sa retraite, le discours d'usage de rentrée solennelle des Facultés lui avait été confié. Sur le thème « *Ces drogues qu'on appelle Simples* », il avait dévoilé au grand public ses préoccupations d'homme de lettres et ses talents de conteur.

Mais revenons un instant, si vous le permettez, Mesdames, Messieurs, à ces deux géants de la Botanique, Flahault et Braun-Blanquet. Leur empreinte a marqué durablement le jeune étudiant Susplugas.

Avec Flahault, il s'initie à la Géobotanique.

Je les imagine ensemble, sur les pentes du Grand Aigoual, escaladant d'un pas ample et mesuré, les 4 000 marches, de la moyenne vallée de l'Hérault au prestigieux arboretum de l'Hort-de-Dieu. Deux jours plus tôt, Flahault avait laissé, comme à regret, l'ancien Institut de Botanique, son Institut, pour bivouaquer quelque part dans les basses montagnes calcaires. Infatigable et frugal, il aimait ce rude parcours qui lui permettait de mieux percevoir la succession des étages forestiers, depuis les éblouissantes chênaies méditerranéennes jusqu'aux brumes culminales des hêtraies-sapinières. Sur le « sentier des botanistes », Flahault et son inséparable ami le forestier Max Nègre, qui l'avait rejoint en compagnie de quelques gardes, allaient, de concert, parcourir l'immensité du massif. Un massif singulièrement dénudé en ce temps. Et chemin faisant, au long des « serres » et des « vallats » tout imprégnés du parfum des Genêts et des Flouves, ils s'ingéniaient à dresser un vaste plan de reboisement destiné à réhabiliter le manteau végétal. Leur objectif : lutter contre l'érosion des prairies d'estives et l'inondation des basses vallées cévenoles. Visionnaire incomparable, Flahault dénonçait déjà la désertification liée à l'intervention abusive de l'homme. *A contrario* il savait qu'une saine gestion de l'espace rural et, par conséquent, le maintien d'un paysage équilibré, ne pouvaient se pas-

ser du cultivateur-pasteur. À ses côtés, Susplugas devait faire siennes les idées du Botanique inspiré. Lui, catalan de haute tradition terrienne, qui plaçait en l'individu *totius substantiae*, sa confiance et ses espoirs. Sans nul doute, l'amour de la nature, la volonté de mieux connaître pour mieux gérer, le sens de la convivialité, ces traits essentiels du grand Flahault ont dû marquer à jamais l'homme de réflexions et de projets qu'était déjà Jean Susplugas. Plus tard, lorsqu'il s'est agi de créer la Société des naturalistes catalans et le Jardin botanique de Font-Romeu, il a certainement convaincu, s'il l'eût fallu, d'associer le nom de Charles Flahault à l'intitulé de ces institutions.

Après Flahault, l'autre maître-guide de Jean Susplugas fut, sans conteste, le botaniste suisse Josias Braun-Blanquet.

Attiré à Montpellier autant par la richesse et la diversité de sa végétation que par l'aura de son Université et de son Jardin des Plantes, Braun-Blanquet régnait alors sans partage sur l'Écologie végétale. Ce banquier de formation s'était épris d'un amour total pour la «science aimable». Entre Zurich et Montpellier, il avait fondé la Phytosociologie, branche majeure de l'Écologie, appliquée à la structure et au fonctionnement des groupements végétaux, c'est-à-dire de ces ensembles botaniques que nous nommons *phyto-cénoses*. Complémentaire du phytogéographe Flahault, Braun-Blanquet enseignait la pratique des relevés «d'associations végétales». Entre 1925 et 1965, les plus célèbres botanistes du moment étaient venus se former dans sa belle résidence de la rue Pioch-de-Boutonnet. Non seulement les Français, mais aussi, ceux de la diaspora ; tout comme à la Renaissance languedocienne, les de L'Écluse, de Lobel, Bauhin, Daléchamp, Platter, étaient accourus à Montpellier pour s'initier à la discipline des «Simples», auprès du Chancelier Guillaume Rondelet et de l'Évêque naturaliste Guillaume Pellicier. De même facture que ces illustres prédécesseurs, Susplugas ne pouvait que s'intégrer à l'École zurichomontpelliéraine. Il en devenait l'un des plus brillants représentants jusqu'à dépasser le maître par ses travaux d'avant-garde sur la végétation montagnarde des Pyrénées-Orientales.

Au demeurant, en 1935, cette double approche, botanique et écologique, l'avait conduit à la réalisation d'une excellente thèse de Doctorat en Pharmacie sur la végétation de la haute vallée du Tech. Tout autant que l'imprégnation scientifique de ses maîtres, les racines catalanes de Jean Susplugas n'étaient pas étrangères au choix des sites d'études. Sa famille tenait ses origines des environs de Prats-de-Mollo et, très jeune, il avait été formé à, et par, la Montagne. Les efforts physiques ne lui déplaisaient nullement. Lycéen, il avait pratiqué le rugby dans l'équipe de Toulouse. Il y occupait, dit-on, le poste de trois-quart aile, situation difficile où la vision du jeu doit être instantanée, le démarrage foudroyant, la résistance au plaquage sans limite et le souffle soutenu jusqu'à l'essai. Et Jean Susplugas était aussi cela !

En 1942, menant à terme ses travaux de terrain, il présentait en Sorbonne une thèse de Doctorat ès Sciences sur les grands ensembles végétaux des étages collinéen et montagnard du Vallespir. Certes, Pierre Richer de Belleval en 1598, Tournefort en 1676, Gouan en 1760, Adanson en 1779, de Candolle en 1807, avaient herborisé sur l'ensemble de la chaîne pyrénéenne. En Catalogne nord, Charles Flahault et Henri Gaussen avaient ébauché la première carte de la végétation. Mais aucune analyse d'envergure, prenant en compte les facteurs-clefs tels que climat, relief, roche-mère, sol, interventions humaines, n'avait été réalisée avant Jean Susplugas. Dans une synthèse saisissante, il soulignait l'impact historique de l'homme sur les forêts d'altitude, depuis les coupes à «blanc étoc» destinées aux gueules rougeoyantes des forges catalanes, jusqu'à la déprise des hautes terres après le surpâturage des transhumants. En corollaire, il exprimait son inquiétude sur les conséquences, funestes pour le bas pays, d'une exploitation inconsidérée du couvert forestier. Les faits lui donneront raison. Quelques années plus tard, une inondation cataclysmique ravagera le Vallespir, provoquant la mort de plusieurs dizaines d'habitants et la ruine d'une grande partie du Roussillon. L'administration des Eaux et des Forêts se lançait alors dans une active et efficace politique de reboisement, et ce, sur la base même des propositions de Jean Susplugas. En définitive, avec le célèbre phytoécologue espagnol Oriol de Bolos, on peut affirmer aujourd'hui que ces travaux ont permis de pénétrer dans un nouvel espace de recherches, celui de la grande phytosociologie régionale.

Parallèlement à ces activités *in natura*, s'amorçait, à la fin des années 40, une importante série de travaux de Matière médicale et de Pharmacologie. Les relations d'amitié et d'estime qu'entretenaient le professeur Jean Susplugas et le doyen Jean Giroux permettaient d'équiper le laboratoire universitaire, de conforter l'équipe de recherches et de parvenir ainsi à un excellent niveau de compétence dont témoigne, aujourd'hui encore, la commercialisation de produits thérapeutiques de qualité. Puisant dans les flores locales et les anciennes pharmacopées, Susplugas se penchait tour à tour sur la Crucianelle maritime, l'Armoise des frères Verlot, la Sarriette des montagnes, les Digitales, la Salicorne frutescente, l'Orobanche du Lierre, et surtout les Tilleuls et les Fumeterres. Avec son fils Paul et ses élèves Marc Lalaurie et Guy Privat, il mettait au point des techniques d'extraction originales qui permettaient de procéder, sans difficulté excessive, à l'analyse pharmacodynamique de nombreuses espèces naturelles. En avance sur son temps, il s'attachait ainsi à promouvoir l'étude des «Simples», ces plantes dites «sauvages» mais aux propriétés singulières, que la grande presse ne cesse de redécouvrir. Il y a quelques mois, l'Organisation Mondiale de la Santé estimait que 80% des cinq milliards d'hommes peuplant notre Terre avaient recours aux remèdes traditionnels. A l'heure des chimio-

résistances, sources d'échecs thérapeutiques, cette puissante Institution demandait un effort accru en matière d'inventaires botaniques et d'analyses biochimiques des drogues traditionnelles. Pendant près de quarante ans, et sans pour autant s'être paré du vocabulaire clinquant d'ethnopharmacologue, Susplugas n'avait cessé de recueillir le savoir populaire et de recenser, dans sa Catalogne profonde, les espèces d'intérêt médical. Son esprit pratique s'exerçait aussi dans l'analyse phytosanitaire. Ainsi, avec Juillet, il appliquait l'examen microscopique en lumière de Wood, au dépistage des falsifications de produits alimentaires d'origine végétale. Au terme de ces travaux, il publiait en collaboration, un imposant ouvrage de référence, toujours utilisé par les laboratoires de contrôle. L'ensemble de ces résultats, remarqué par les plus hautes autorités ministérielles, lui vaudra de participer à de nombreuses commissions nationales dont celle du Codex sur les plantes médicinales.

Comme Braun-Blanquet l'avait réalisé au Pioch-de-Boutonnet, Susplugas laissera volontairement en friche un grand et beau jardin jouxtant la maison familiale d'Estagel, dans la moyenne vallée de l'Agly. Peut-être espérait-il à son tour retrouver la sylve primitive, ce problématique «climax», étape ultime de la végétation arborescente sous nos climats tempérés. Il y conduisait volontiers ses élèves pour de longues et passionnantes herborisations. À son contact, combien de jeunes Catalans se sont initiés à la subtile pratique des flores de détermination et, pour les plus motivés, à la passionnante systématique végétale, celle des Ordres, des Familles, des Genres et des Espèces. Et jusqu'à ses petits-enfants qu'en ces occasions le patriarche ne manquait pas d'enseigner. Cet attachement au terroir, il le manifestait au quotidien par la ponctualité de ses visites au Pays. Il l'affirmait à sa retraite en occupant définitivement la propriété d'Estagel. Il y passait son temps de loisir en lectures, dans son imposante bibliothèque. C'est là qu'il recevait ses confrères pharmaciens venus pour le rare plaisir d'un entretien académique ou plus simplement pour solliciter un conseil personnel ou professionnel. Il ne manquait pas un jour où quelque paysan du voisinage ne vînt lui présenter une plante aux fins d'identification. Il en profitait pour en préciser les activités curatives et les moyens d'utilisation. Ses promenades botaniques lui faisaient redécouvrir ses Aspres natales, son immense jardin de «Simples». Il y discourait tout autant de relations sol-végétation, de phytothérapie traditionnelle que de taxonomie générale. Alors, il faisait sienne l'exorde platonicienne du grand Linné dans sa *Philosophia botanica* : «*Nomina si nescis, perit et cognitio rerum*».

Mesdames, Messieurs, sans abuser outre mesure de votre courtoise patience, je souhaiterais une nouvelle et dernière fois remonter le temps.

En 1946, le professeur Susplugas succédait à son maître Juillet dans la chaire de Botanique et d'Histoire naturelle médicale. Il y poursuivait et développait son œuvre en s'entourant d'élèves compétents et dévoués, aujourd'hui ses successeurs directs. À cette époque, le premier Institut de Botanique, créé en 1889 par Charles Flahault, devenait vétuste et insuffisant. Reprenant le flambeau de son illustre parent, l'écologue Louis Emberger s'appropriait à construire un ensemble vaste et fonctionnel. Visionnaire et homme d'action, il avait conçu ce nouvel Institut comme un appareil de recherches et d'enseignements interdisciplinaires. Pour lui, l'intégration en un même lieu des écologues des Facultés de Médecine, de Pharmacie et des Sciences, ne pouvait se concevoir sans une communauté de pensée au service d'objectifs précis. Et parmi ces objectifs figurait en première place l'insertion harmonieuse de l'homme dans la biosphère. Les problèmes «d'environnement» dont nous ne cessons de débattre aujourd'hui, se profilaient déjà. Dans les pays sous-développés, la désertification, liée autant à l'assèchement climatique qu'à l'inadéquation des techniques culturales et au développement des grandes endémies, apparaissait plus évidente chaque jour. De même, dans le monde occidental, la dégradation du triptyque millénaire «saltus-ager-silva», cher au géographe Paul Marres et à l'agronome Georges Kuhnoltz-Lordat, commençait à préoccuper les macroéconomistes européens. Autant de thèmes porteurs que l'Écologie, de par son caractère holistique, pouvait efficacement traiter. Louis Emberger installait fastueusement ses collègues pharmaciens et médecins dans les ailes du nouvel Institut. J'ai personnellement vécu cette époque propitiatoire. Une activité intellectuelle intense régnait dans la Maison, qui devenait, avec le Jardin des Plantes rénové, un haut-lieu de rencontres et d'échanges internationaux. À plusieurs reprises, l'UNESCO et la FAO avaient tenu leurs assises générales dans le grand amphithéâtre Charles Flahault. Pour toutes ces raisons, Louis Emberger est resté la figure emblématique de l'Écologie.

Nonobstant, à proximité de la voie domitienne, s'élevait déjà, hors la ville, la nouvelle Faculté de Pharmacie. Peu à peu, l'antique demeure du quartier du Cannau, ô combien historique mais fort inconfortable, se vidait de ses laboratoires pharmaceutiques. En homme de devoir, Jean Susplugas cédait à l'amicale pression du Doyen Giroux. Dès 1969, en pleine activité, il abandonnait l'Institut de Botanique pour suivre ses collègues. Non sans quelques regrets ! Il n'en laissera rien paraître, avec cette réserve naturelle qu'il adoptait en toutes circonstances.

Les honneurs, qu'il refusait souvent, lui furent cependant accordés. Inspecteur des Pharmacies, il était, pour de nombreux praticiens d'officines, l'homme de rigueur mais aussi de discrétion et de cœur. À l'occasion de ses visites réglementaires, il rappelait

volontiers la dette de reconnaissance qu'il avait contractée lors de sa première année d'études, à l'égard de son maître de stage, le pharmacien François Bassouls de Perpignan. Membre correspondant de l'Académie de Pharmacie, chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, il est entré dans votre Compagnie en 1968.

Sa carrière s'est poursuivie ainsi, originale et féconde. Il eut la satisfaction de voir réussir ses trois fils Jacques, François, Paul et ses deux élèves directs, Lalaurie et Privat. Pour ses proches, il restera jusqu'au bout l'homme de bon sens, le notable affable et respecté : ses relations médicales lui permettront souvent d'orienter tel ou tel patient vers le généraliste ou le spécialiste approprié.

Le 16 mars 1987, Jean Susplugas s'éteignait à l'âge de 82 ans. Tout au long de sa vie, ses pairs n'avaient cessé d'apprécier sa compétence et sa rigueur, ses élèves avaient vu en lui le guide patient et sûr. Pour nous, Mesdames, Messieurs, il figure au panthéon des biologistes-humanistes : ceux qui ont su jeter sur la planète bleue, le regard bienveillant et pur du naturaliste et, ce faisant, ont porté l'Écologie au faîte des Sciences de la Vie.

Jean-Antoine RIOUX

*

* *

RÉPONSE DU PROFESSEUR PAUL SENTAIN

Monsieur,

Lorsque votre nom fut proposé à la section des Sciences de notre Compagnie, pour occuper le fauteuil du regretté Professeur SUSPLUGAS et du Professeur JONARD, il rencontra un assentiment unanime. Le naturaliste complet que vous êtes paraissait le mieux qualifié pour succéder au Botaniste éminent dont vous venez de faire l'éloge.

Vous vous êtes plu à rappeler que parmi vos ancêtres du Limousin vous comptiez des scieurs de long, des tailleurs de pierre et des forestiers, hommes solides et opiniâtres, persévérants, ardents au travail et habitués à ne pas ménager leurs efforts. Tout en appréciant le bien-être, ces hommes mettaient au-dessus de tout l'amour de leur métier et l'accomplissement de leur devoir d'état. Ils étaient pleins de respect pour le savoir, qui fait la force de l'Homme.

Peu à peu ces ouvriers du bois et de la pierre étaient descendus à travers le Plateau Central vers les terres plus amènes du Languedoc et c'est ainsi que votre famille finit par se fixer au Vigan, dans le pays cévenol, où votre père développa une industrie du tannin, une réussite dont il était fier. Élevé par des parents irréprochables, c'est au Vigan que vous avez commencé vos études et que vous avez appris à vous intéresser aux Sciences naturelles. Vous les avez continuées au lycée de Montpellier avant de vous inscrire à la Faculté de Médecine.

En 1945, quand je fis votre connaissance, vous aviez trouvé en la personne du Professeur Hervé HARANT un Maître qui par ses immenses connaissances et par sa compétence universellement reconnue, était le meilleur guide possible dans l'orientation que vous aviez choisie.

Ce Maître ne rougissait pas de se proclamer naturaliste et nous trouvions grand profit, vous et moi, à suivre les excursions scientifiques qu'il organisait chaque dimanche, de concert avec le Professeur MARRES, alliant ainsi l'étude de la Botanique et de la Zoologie avec celle de la Géographie et de la Médecine. Ces sorties étaient passionnantes et vous y participiez très activement. Cette orientation devait rester celle de toute votre vie scientifique.

Vous aviez commencé par la Botanique, que vous connaissiez déjà fort bien, suivant ainsi une traduction qu'avaient illustrée tant d'anciens médecins de notre École.

Avec Pierre QUÉZEL-AMBRUNAZ, qui s'orienta plus tard vers la Faculté des Sciences, vous avez travaillé en commun, sans jamais perdre contact avec la Nature, sur la flore méditerranéenne et montagnarde.

Cela ne vous empêchait pas de prendre à bras le corps vos études médicales : vous fûtes successivement major au concours d'externat en 1946, major de l'internat en 1951, ce qui vous valut le prix du XX^e Congrès de Médecine. Vous assumiez ainsi cette double formation scientifique et médicale, si nécessaire à tous ceux qui envisagent de faire carrière dans les sciences fondamentales en Médecine. De 1947 à 1954, vous êtes devenu licencié ès Sciences avec les certificats de Chimie biologique, Biologie générale, Botanique générale et Botanique tropicale.

C'est de cette période ardente et studieuse que datèrent nos relations scientifiques : vous veniez dans le modeste laboratoire où j'étudiais l'action des substances antimitotiques et je n'avais aucun effort à faire pour vous intéresser à ce problème de Biologie cellulaire, qui était à la base de la chimiothérapie anticancéreuse.

En juin 1948, en compagnie du Professeur MARRES et du Professeur TROCHAIN, nous fîmes ensemble, à pied et sac au dos, une mémorable traversée du massif de l'Aigoual, dont la magnifique flore n'avait pour vous plus de secrets. Votre père nous avait procuré un camion à bois pour nous hisser jusque là-haut, ce qui était précieux, car on était encore au temps des transports difficiles et aléatoires. Vous avez montré là que vous étiez un homme de terrain, en même temps qu'un homme de laboratoire, ce qui ne vous empêchait pas d'être aussi un joyeux compagnon. Dans cette exploration, nous suivions les pas de nos lointains prédécesseurs, les médecins de la Renaissance, dont une stèle à l'Hort de Dieu garde encore les noms. Plus tard vous avez continué dans la voie de la Botanique écologique, sous l'égide des Professeurs BRAUN-BLANQUET, EMBERGER et KUHNHOLTZ-LORDAT.

Par la suite, vos fonctions d'interne ne vous empêchèrent pas de continuer vos recherches de naturaliste, tout en développant votre connaissance de la Pneumo-Phtisiologie de la Gynécologie, de la Chirurgie générale, enfin de la Dermato-Vénérologie.

Votre exploration de l'Aigoual n'était que le prélude à d'autres expéditions plus ambitieuses dans les déserts et les montagnes arides du pourtour de la Méditerranée, que vous avez effectuées plus tard.

Avec l'équipe du Professeur MARGAROT, vous décrivîtes à cette époque le premier cas de leishmaniose autochtone chez un berger des environs de Lodève. Vous étiez alors dans le service de Dermatologie, dirigé par ce Maître admirable dont la compétence exceptionnelle s'alliait à une courtoisie raffinée, ainsi qu'à une grande liberté d'esprit et à une immense culture. Devenu son chef de clinique, vous avez travaillé sur les mycoses de l'Homme, ce qui vous a amené à fonder en 1960 le premier laboratoire hospitalier de Mycologie, que vous avez dirigé jusqu'à ce jour.

Vous vous êtes engagé alors dans la voie que vous avez suivie avec persévérance.

Vous avez utilisé l'Écologie comme méthode d'approche dans l'étude des maladies transmissibles. En effet, la recherche épidémiologique moderne s'attache moins aux causes déterminantes, maintenant bien connues, qu'aux facteurs extrinsèques, qui conditionnent l'implantation, l'épanouissement et la permanence des agents infectieux, c'est-à-dire aux intermédiaires vivants, réservoirs de virus et vecteurs, dont il fallut délimiter les aires géographiques et déterminer les paramètres divers. Tous les éléments du cycle d'un parasite doivent être analysés par un travail d'équipe, où le naturaliste collabore avec le vétérinaire et l'immuno-biologiste.

Vous traquiez dans leurs tanières les animaux réservoirs de virus, que vous acclimatiez dans votre laboratoire ; vous repérez sur le terrain les biotopes des insectes vecteurs ; vous preniez même au piège les champignons du sol susceptibles de devenir parasites en les séduisant par des cheveux de femme. Vous meniez de front la pratique de l'Écologie sur le terrain et celle des analyses de laboratoire pour assurer une Médecine préventive des Parasitoses.

L'étude des Moustiques vous a particulièrement retenu et vous amenez en Camargue, à la recherche des gîtes larvaires, une escouade de collaborateurs, qui revenaient fourbus et piqués, épuisés mais contents, car vous aviez su leur communiquer votre enthousiasme.

Comme les maladies autochtones ne suffisaient pas à votre appétit de recherches, vous avez, aussi souvent que nécessaire, traversé les mers et les déserts pour aller étudier sur place les sources des grandes endémies tropicales.

Votre connaissance des Diptères piqueurs vous permettait de faire une ample moisson d'observations écologiques et parasitologiques d'une grande importance. Vous voilà parti

au Togo en 1956, au Tchad en 1958, de nouveau au Tibesti en 1959, au Kurdistan iranien en 1960, où vous traquiez les rats porteurs de puces et de la peste. Vous exploriez le Hoggar en 1961. Un stage à Berkeley en 1963 vous permit d'étudier les moustiques de Californie. Vous étiez au Congo-Brazzaville en 1967, en Corse en 1971, au Maroc en 1972-73, dans la mangrove de la Guadeloupe, dont vous avez établi la première carte pour l'étude de la bilharziose en 1986, dans la région de Damas en 1990, dont vous venez de revenir.

Votre compétence indiscutable a fait de vous l'homme indispensable pour pratiquer la démoustication de notre littoral. Votre succès dans cette tâche avait l'inconvénient de faire disparaître le sujet même de vos recherches. Qu'à cela ne tienne ! Vous iriez chercher ces insectes aussi loin qu'il serait nécessaire.

Ce travail de lutte contre les moustiques intéressait les responsables de l'aménagement du littoral. Vous l'avez abordé avec votre enthousiasme et votre fougue habituels. Vous vouliez, — ce qui était la logique même, — attaquer les moustiques dans les gîtes de leurs larves et non pas seulement quand ils sont devenus des insectes parfaits. Il s'agissait là d'une œuvre de longue haleine, minutieuse et délicate, et d'importance fondamentale. Évidemment, elle ne pouvait pas donner instantanément des résultats visibles par les touristes du moment. Elle visait à la durée. Mais certains responsables politiques et économiques ne se soucient guère de continuité. Ils en ont décidé autrement et aujourd'hui les faits, qui sont têtus, comme disait Lénine, leur ont donné tort : les moustiques sont toujours là.

Parmi les travaux faits dans votre laboratoire, ceux sur les leishmanioses ont tenu une place de premier plan. Vous avez attaqué le sujet par tous les côtés à la fois. L'étude de la classification et de la phylogenèse a été abordée en décelant les différences biochimiques entre les enzymes des parasites, ce qui vous a permis de définir les «zymodèmes», c'est-à-dire des populations d'individus caractérisées par les mêmes enzymes : il y a, par exemple, 15 systèmes enzymatiques différents pour la seule espèce *Leishmania donovani*, agent de la maladie viscérale. Vous avez localisé sur des cartes ces sous-espèces biochimiques, délimitant ainsi des foyers particuliers d'infestation par des individus de même origine. Ces foyers, parfois, se chevauchent et révèlent les étapes qu'à suivies l'Évolution sur le terrain. En outre, vous avez caractérisé ces groupes par leur pouvoir pathogène expérimental, sans négliger l'étude morphologique des parasites, la recherche des réservoirs de virus, par exemple chez les murins, et celle des Diptères piqueurs, vecteurs de l'infection, les Phlébotomes. Vous avez créé à Montpellier un centre de

cryoconservation, en faisant appel à l'informatique. Ce travail a été accompli dans des pays aussi divers que la France continentale, la Corse, la Catalogne, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, le Mali, la Guyane, le Yémen et l'Égypte. On peut suivre dans vos publications votre itinéraire de globe-trotter scientifique, accompli avec des collaborateurs aussi dévoués que compétents.

Dans cet ensemble extrêmement riche de recherches, on retrouve aussi bien votre passion pour la Systématique et l'étude de l'Évolution, votre aisance à mettre en œuvre des techniques de laboratoire modernes et délicates, votre souci de dépister les origines et les conditions des infestations, votre goût pour l'exploration et les études de terrain. Cette convergence de recherches très différentes, qu'elles soient fondamentales ou appliquées, à des problèmes aussi bien scientifiques que médico-sociaux, est une des caractéristiques de votre activité.

Tout cela s'exprime dans le magnifique volume que vous avez édité, à la suite du Colloque international organisé de concert par le CNRS, L'INSERM et l'OMS, sur *Leishmania, taxonomie et phylogénèse*, en 1984. Ce volume révèle aussi bien le haut niveau de vos travaux que votre grande capacité d'organisation.

Il n'est pas possible d'aborder de façon exhaustive la totalité de votre travail scientifique, car il est trop vaste, et ce qui vient d'être dit ne vise qu'à en souligner les principales étapes. Vous avez touché à beaucoup de sujets et, dans votre appétit de connaissances, vous n'en avez négligé aucun. Votre enthousiasme pour toutes les formes du savoir et votre foi dans l'importance de la Science pour l'avenir des hommes témoignent de ce que votre jeunesse d'esprit est restée intacte. Comme au temps où vous étiez étudiant, vous êtes prêt à saisir toutes les chances d'enrichissement spirituel qui peuvent vous être offertes. Pour celui qui a pour mission de vous présenter à notre Académie, c'est une garantie des dons que vous nous ferez.

Lorsque Monsieur HARANT fut contraint par son état de santé à renoncer à la Direction du Jardin des Plantes de Montpellier, c'est vous qui, tout naturellement, avez pris sa succession. C'était une lourde responsabilité et l'œuvre était semée d'embûches. La Faculté de Médecine avait toujours tenu à conserver à ce jardin son caractère scientifique et éducatif. D'une part, c'était la seule façon de lui conserver sa qualité d'outil de travail. D'autre part, en chargeant des universitaires et non pas de simples administrateurs d'en assurer la direction, elle ne voulait pas le laisser tomber au rang de simple jardin public. Les universitaires ne sont pas nécessairement les meilleurs gestionnaires,

mais ils sont les seuls à pouvoir maintenir le niveau scientifique de cette création séculaire. La meilleure administration du Monde ne pourrait, au mieux, qu'en faire un simple décor. Nul n'était mieux placé que vous pour assumer une si importante responsabilité.

De plus, dans une ville abandonnée aux démons d'une publicité bruyante et envahissante et aux excès tonitruants de toutes les propagandes, il est bon que ce quartier universitaire reste un foyer d'observations scientifiques et de pédagogie populaire, de calme, de sérénité et de sagesse. Comme Paul VALÉRY le fait dire à la femme de Monsieur TESTE, « nous allons, à la fin, où vous aimeriez aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir... Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres : tous les *absents* possibles et de tous les genres ».

C'est avec une nuance de malice, je pense, que VALÉRY a qualifié d'absents ces hommes peut-être plus présents que d'autres à certaines réalités fondamentales.

Mais il vous faudra désormais défendre ce jardin contre toutes les agressions, qu'elles viennent d'enfants mal élevés, d'inconscients vandales, de chapardeurs de toutes sortes et aussi contre le mépris de certains technocrates. Il ne manque pas de gens dans notre société pour qui la Tradition et la Beauté sont des valeurs négligeables, pour qui la Science n'a d'intérêt qu'utilitaire et qui mènent ainsi notre civilisation à sa ruine. Ces gens ne savent pas que les hommes les plus féconds sont ceux qui sont sensibles à ce que le commun des mortels ignore ou méprise. C'est aussi vrai pour les savants que pour les poètes.

Mais vous devrez aussi défendre ce jardin contre sa propre mort, car les arbres, eux aussi, ne sont pas éternels et leur ancienneté ne fait que les rendre plus fragiles. Vous aurez à recréer sans cesse ce que le temps détruit.

Vous bénéficierez dans cette tâche de l'appui inconditionnel de la Faculté et de son Doyen, de celui de tous les hommes de culture et de goût, de celui des Amis du Jardin des Plantes et de tous les Montpelliérains, anciens ou récents, qui ont appris à l'aimer. Je ne crois pas les trahir en disant que les membres de notre Compagnie seront parmi ceux qui auront à cœur de vous aider de leur mieux.

Dans votre carrière de travail, Madame RIOUX vous a été un constant soutien. Elle vous a souvent accompagné dans vos explorations scientifiques, elle a collaboré à vos

travaux, tout en assurant sa propre activité professionnelle et ses devoirs de mère de famille. Vos enfants ont suivi votre exemple.

Ce qui domine dans votre œuvre scientifique et médicale, c'est votre passion juvénile pour la Science et la Recherche, que le temps n'a pas estompée. Vous serez donc à votre place parmi les membres de notre Compagnie, aux talents si divers, mais qui sont tous pénétrés de l'importance sociale des choses de l'esprit.

Je pense que vous nous aiderez à progresser ensemble dans les chemins de la connaissance, en mettant en pratique la sagesse de BACON : «*On ne peut vaincre la Nature qu'en lui obéissant*», et aussi en écoutant le magnifique précepte du divin PLATON : «*Il faut aller au vrai avec toute son âme*».

Paul SENTEIN

*

* *

ALLOCUTION DU PROFESSEUR JEAN CADERAS DE KERLEAU

Président de séance

Monsieur,

C'est à l'absence obligée de vos présidents, que je dois aujourd'hui l'honneur de les suppléer.

Je ne saurais dissimuler ma satisfaction d'accueillir en ces lieux, au nom de notre Compagnie, deux de mes plus brillants camarades d'Internat.

Paul SENTEIN vient d'exposer avec un tel brio vos titres et travaux, que je me garderai d'en ternir l'éclat par de vaines redites.

Quant à vous, mon cher RIOUX, vous avez, selon la tradition, évoqué avec infiniment d'égards et d'émotion l'attachante personnalité de votre prédécesseur défunt.

J'ai bien connu Jean SUSPLUGAS qui enseigna avec beaucoup de talent à la Faculté de Pharmacie la botanique et l'histoire naturelle médicale.

Il collabora étroitement aux recherches d'Armand JUILLET, puis à la Faculté des Sciences, à celles de FLAHAULT et de BRAUN-BLANQUET qui, avec PAVILLARD, demeurent dans le souvenir admiratif des étudiants en P.C.N. de ma génération.

Je me rappelle son discours d'usage à la rentrée solennelle de l'Université le 30 novembre 1967, après avoir évoqué les plantes guérisseuses, il prononça d'admirables paroles sur la grandeur et les servitudes de ses Maîtres.

Il aimait se retrouver dans sa vieille maison d'ESTAGEL et ses terres, entouré d'anciens élèves, d'amis et de ses enfants.

Fréquemment, il arpentait les sentiers du haut Vallespir pour en étudier la faune et la flore et revoir les prestigieux vestiges du passé catalan.

De Robert JONARD, admis à l'Honorariat, nous avons hautement apprécié la savante et prudente communication sur les fécondations cellulaires in vitro et l'étincelante présentation du parc de la Vanoise.

Il semblerait que le hasard des élections ait momentanément destiné le XXIX^e fauteuil que vous allez occuper à des écologues orientés vers différentes disciplines, notamment, en ce qui vous concerne, les recherches cliniques et de laboratoire ainsi que les excursions scientifiques sur le terrain.

N'êtes-vous pas de plus Président de la Société de protection de la nature du Languedoc-Roussillon et Directeur du plus vieux Jardin des Plantes de France ?

Avec votre Maître Hervé HARANT que nous aimions et admirions tous, vous l'avez constamment protégé et embelli. Et comme PLATON dans le jardin d'Académos, vous y accueillez volontiers élèves et amis.

Invité dans de nombreux pays à exposer vos découvertes et à poursuivre vos travaux, vous savez aux heures de détente en admirer les sites et monuments.

Monsieur,

Je suis heureux d'être le premier à vous présenter officiellement les félicitations de l'Académie qui vous honore et que vous illustrerez. Et je vous laisse, sans plus tarder, aux nombreux amis impatients de vous offrir, ainsi qu'à votre charmante épouse, leurs chaleureux compliments.

Jean CADERAS de KERLEAU

*

* *